

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La crise ministérielle a jeté un froid dans le mouvement mondain du commencement de l'année; pas de ministres, pas de bals! — De ministres, passe encore! disent les *cotillonneurs*; mais de bals, c'est vraiment ennuyeux! Février est là et le carême menace...

Il est vrai que les bals officiels ne sont pas des bals où l'on s'amuse; ce sont des bals « grandioses », comme les appelait le vicomte de Launay, et si l'on y danse peu, on s'y promène beaucoup. Les femmes se gardent bien de mettre une toilette neuve à ces réceptions-là, car il y a tant de monde qu'elle serait perdue; et puis, comment lutter avec ce déploiement de brillants uniformes, dont les bals officiels sont remplis, et qui éclipsent tout?... D'où cette réflexion pleine de malice :

« On ne s'imagine pas ce qu'après une fête officielle il se ramasse, dans les salons, d'épaves de mousseline, de tulle, de gaze et même de diamants! Mais personne ne les réclame : ils sont faux!... »

Les réceptions du grand monde (faubourg Saint-Germain, faubourg Saint-Honoré, etc.) se sont bornées jusqu'à présent, à part quelques bals intimes, aux *jours fixes*, et il en est dans le nombre qui sont fort élégants. Les jeudis de Mme la comtesse de B..., par exemple, sont très suivis et entourés d'un luxe tout à fait recherché. On cause, on se promène, on circule à l'aise dans ses magnifiques salons, dans ses belles galeries, tout en écoutant une excellente musique. Il est rare qu'on y danse; quelquefois on entend les acteurs de la Comédie-Française; en revanche, la soirée se termine toujours par un souper servi, à plusieurs reprises, par séries d'invités, en raison du nombre.

Aujourd'hui, les femmes déploient, dans ces réceptions, un luxe qu'on pourrait traiter d'oriental. On y voit le satin, le velours, les riches brocarts, les damassés, etc., se confondre, s'allier aux dentelles perlées, aux tulles brodés et pailletés; les garnitures de

plumes, de fleurs et d'oiseaux abondent; sans compter les diamants, les perles fines et pierreries de toutes sortes, qui brochent sur le tout.

Au surplus, la mode, le goût et l'industrie parisienne aidant, les éléments ne manquent pas pour satisfaire le luxe de la toilette! Il y a, maintenant plus que jamais, bien des séductions et des écueils à éviter; c'est aux femmes à y veiller, et à se tenir dans le juste milieu de leurs positions respectives.

— Cette petite réflexion lancée pour le repos de notre conscience, disons en quoi consistent les éléments dont nous venons de parler.

Nous devons tout d'abord faire remarquer qu'on emploie le système du pli Bulgare pour presque toutes les robes habillées. Nous disons « système », parce que ce pli subit tant de variations, qu'il n'en reste plus, bien souvent, que l'idée première : celle de reporter l'attention sur le milieu du jupon, par derrière. Aussi arrive-t-il que ce fameux pli est formé d'une autre étoffe qui constitue la traîne : tantôt il est uni, tantôt bouillonné, tantôt coulissé; un jour on le fait en saillie, le lendemain il sera en creux, et ainsi de suite.

Les écharpes et les châles-tabliers tiennent une place importante dans la combinaison d'une toilette à la mode. La dernière nouveauté élégante, pour le soir, consiste en tabliers de tulle blanc ou noir, couvert de fleurs brodées en soie plate, aux fraîches couleurs assorties au sujet; d'autres tabliers sont

en tulle noir ou blanc brodé de perles de toutes couleurs, mélangées ou non de paillettes. C'est ravissant, posé sur la soie ou le velours.

A côté de cela, il y a les guirlandes brodées et découpées, qui sont toujours si gracieuses, et qu'on place sur n'importe quelle étoffe de velours de soie ou de tulle. Puis les entredeux et dentelles brodés au cordonnet, ou perlés de manière à pouvoir être assortis aux tabliers et à former des garnitures pour le reste.



P. N° 244 — CHAPEAU Fauconnier.

Modèle de M<sup>me</sup> Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Enfin, nous signalerons une autre nouveauté : ce sont des dentelles espagnoles et des guirlandes brodées de jais et de perles bleutées, dont le dessin, assez large, est souligné par de mignonnes plumes de paon. Ces reflets vert d'eau, s'unissant aux lueurs sombres des perles, produisent un effet charmant.

On trouve aussi, maintenant, une grande variété de passementeries, dont quelques-unes sont des merveilles de travail et de goût : par exemple, des guirlandes de fleurs et de fruits complètement détachés, exécutées en perles et cordonnet, du plus joli effet; des motifs séparés, de plusieurs formes, et qui se placent à volonté sur un jupon, un corsage, un manteau, etc.; — des entredeux et dentelles en passementerie et perles de jais; etc., etc. Il ne faut pas oublier le galon perlé, le plus simple de tous et pour cela peut-être le plus joli, quand il est employé pour rayer un corsage, un tablier, un vêtement quelconque. Signalons enfin, comme dernière nouveauté, le galon *étincelle* en or, argent ou acier, plus brillant que le métal même, et qui forme la plus riche garniture qu'on puisse imaginer.

Voici quelques échos des dernières réceptions mondaines du soir :

Robe de satin vert électrique. — Jupon à traîne, tout à fait collant sur les hanches, monté derrière par des coulissés formés au moyen de gros cordons; ces coulissés descendent à cinquante centimètres de la taille, en tenant du pli Bulgare. Le bas de la jupe est garni de tout petits volants en gaze argentée. Trois écharpes, en gaze semblable, entourent et brident le jupon à distances égales, en formant d'élégants drapés pour se réunir derrière en trois nœuds séparés. Une jolie guirlande d'œillets de toutes nuances suit les contours de la dernière écharpe et se répand en traîne sur le bas du jupon derrière. — Corsage moyen-âge en satin, décolleté carrément, orné d'une draperie en gaze et d'œillets assortis à ceux de la jupe.

Toilette de demi-deuil : robe de faille noire. — Jupon à longue traîne, monté en pli Bulgare; le milieu orné de nœuds de ruban de faille blanche groupés dans un coquillé en Chantilly. — Le tablier, en faille blanche, est drapé dans sa largeur, par groupes de trois plis, et le bas se termine par un volant à tête coulissée et ruchée. Une large dentelle de Chantilly forme un coquillé assez plat sur toute la longueur du côté du tablier; ce coquillé est fixé par des groupes d'œillets blancs au noir feuillage perlé. Deux dentelles blanches (malines), posées pied contre pied sur la faille noire, garnissent l'autre côté du tablier, avec une guirlande d'œillets et de feuillage perlé courant au milieu. — Corsage Louis XV en faille noire, à longue pointe derrière, où il est fermé par un lacet blanc. Plastron de faille blanche; ces deux dentelles, légèrement coquillées ensemble, remontent de manière à former collerette au bord supérieur du corsage. Manches courtes, en faille blanche, garnies de dentelles noires et blanches. Bouquet d'œillets, à feuillage noir perlé, placé à l'angle du corsage.

Mary d'AUSEVILLE.

#### Description des planches dans le texte.

P. N° 244.

CHAPEAU *Fauconnier*, en feutre noir, à bords relevés sur les côtés, entouré près de la calotte d'un large galon de jais. Touffe de plumes noires sur le sommet, soutenue par une plaque de jais.

G. N° 481.

TOILETTES DE SOIRÉE. — 1. Robe de faille saumon. — Jupe à traîne plate devant, montée à larges plis plats, entourée dans le bas de tout petits

volants très pressés occupant un espace de 40 à 50 cent. Une grande pointe en dentelle espagnole blanche forme ainsi le tablier; l'extrême pointe du châle est placée sur le côté du bas de la jupe, tandis que l'un des bouts est drapé et fixé un peu en arrière, avec les coques d'une écharpe en satin violet; l'autre bout, en tendant le châle sur le devant de la jupe, va se réunir dans le bas avec l'extrémité de l'écharpe violette sous un large nœud d'où partent deux plumes blanches. L'écharpe violette garnit ainsi toute la jupe derrière par d'élégants drapés. — Corsage Louis XV en faille saumon, décolleté carrément devant, à longues pointes de basques derrière où il est entouré de plumes blanches. Le haut du corsage est orné de plumes et de dentelles blanches ruchées légèrement. Manches pagodes en dentelle espagnole blanche. Nœuds de satin violet au milieu du corsage et des manches. — Pouff de plumes et nœuds de satin violet dans les cheveux. — Souliers Louis XV en satin de nuance saumon, à barrettes violettes et boutons d'argent.

2. Costume en faille vert d'eau. — Jupon à traîne, entouré d'un haut volant plissé à plis plats, surmonté d'une dentelle de Bruges blanche et d'un volant de faille dont la tête est formée par une petite dentelle assortie et un biais. — Basquine en faille vert d'eau, décolletée et à manches courtes. Des revers partant de chaque côté de l'épaule ornent le tablier, légèrement bouillonné; ces revers sont garnis d'une petite dentelle de Bruges, qui suit également tous les bords de la basquine; un volant en faille termine le vêtement. — Branches de roses au corsage, sur le tablier et dans les cheveux.

G. N° 485.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Jupon en faille noire, uni derrière et monté à plis, garni devant dans le bas de tout petits volants dessinant le rond du tablier. — Tablier en sicilienne noire, rayé de galons de jais, entouré d'une frange assortie et fermé derrière par une large ceinture à bouts frangés. — Corsage en sicilienne noire, rayé de jais et garni de franges; un col en velours noir montant derrière, à revers devant, laisse à découvert un carré uni dans le haut du corsage. Manches en faille noire, coulissées en biais et terminées par des revers à doubles pointes avec nœud sur le dessus. — Lingerie en dentelles blanches ruchées. — Chapeau de feutre à bords cabossés, garni de galons de jais, de plumes noires et de roses. (Le corsage et le tablier peuvent se faire également en dentelle perlée que l'on pose sur un dessous en soie).

2. Costume en drap du Thibet marron. — Jupon ras-terre garni dans le bas devant de deux volants bordés de galons havane. Chaque côté est orné de bandes plates rayées du même galon. Même garniture répétée trois fois et posée à plat dans le bas de la demi-traine. — Le tablier, garni de trois galons, est fixé derrière sous une seconde jupe. Les côtés de cette jupe, retournés sur eux-mêmes, forment de larges revers garnis de boutons; galons sur tous les bords. — Corsage genre cuirasse, à basques rondes devant, à pointes ouvertes et ornées de boutons derrière; col rabattu et milieu du dos en sicilienne havane; un galon assorti termine les bords de la basque. — Lingerie en toile fine. — Chapeau de velours marron, à fond mou en épinglé havane; plumes et brides de même nuance.

#### Description de la gravure coloriée n° 1196.

TOILETTES DE THÉÂTRE. — 1. Robe de faille grise. — Jupon à traîne unie et drapée, plissé devant, où il est garni dans le bas de volants posés en coquillés; les côtés sont ornés de plissés à la vieille. — Corsage en faille, décolleté en carré et recouvert d'une cuirasse en filet de soie et perles d'acier, dont les bords inférieurs sont terminés par une frange assortie. Les manches, en faille, sont garnies d'un bouffant dans le haut et d'un plissé à la vieille dans le bas. — Ruches en crêpe lisse à l'intérieur du corsage ainsi qu'au bas des manches. — Motif en pierreries et plumes bleues dans les cheveux.

2. Robe de faille noire, coupée de forme princesse devant; derrière, le corsage est indépendant de la jupe. Le milieu du dos, en faille nacarat, est plissé et garni d'une série de nœuds en ruban noir; les côtés sont en faille noire, et le tout réuni forme une basque de moyenne longueur. Les manches, en faille noire jusqu'au coude, y sont accompagnées d'un bouillonné de faille nacarat, et le bas dessine un *gantlet* en faille noire brodée de jais noir. La jupe, par derrière, est toute en faille nacarat reliée aux côtés de la robe princesse par trois écharpes superposées, en ruban noir, qui se réunissent sous un large nœud. Le bas de la traîne est en faille noire brodée de jais noir et comprend une hauteur de 40 centimètres; les bords supérieurs, découpés en larges dents, se dessinent sur la faille nacarat d'une façon heureuse. — Belles dentelles et ruchés en crêpe lisse au cou et aux manches.

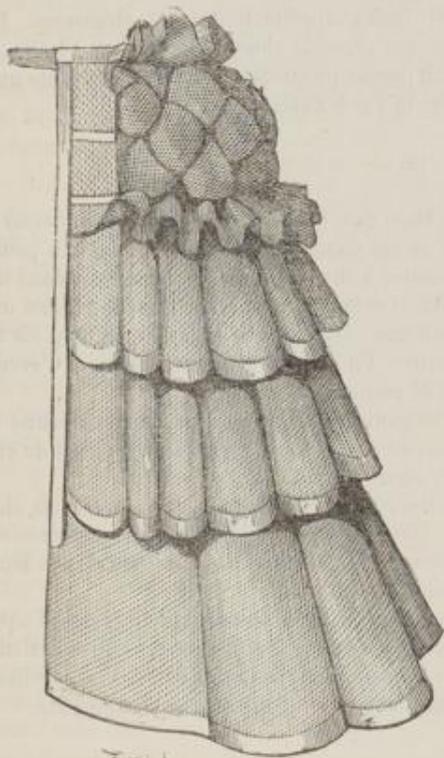
**CORSETS & TOURNURES**

Nous avons promis de compléter les indications données, dans un précédent numéro, au sujet des jupons et tournures de la maison DE PLUMENT; nous croyons rendre service à nos lectrices



1. — Corset Sultane.

en tenant immédiatement cette promesse. Notre choix s'est porté, cette fois, sur deux corsets bien connus et sur deux tournures d'un réel mérite, dont nous donnons ici le dessin et la description.

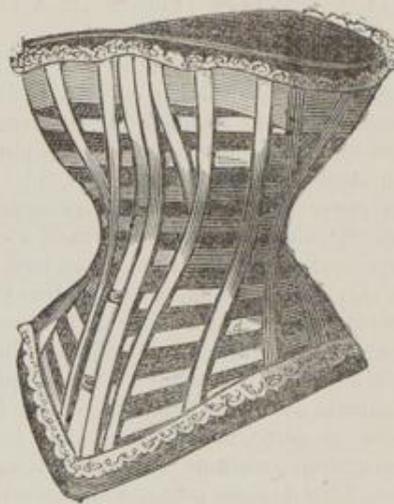


3. — Tournure Grande-Duchesse.

Nous ne saurions trop recommander ces jolis modèles à l'attention de toutes les personnes de goût : ce sont, pour ainsi dire, des mentors, en même temps que des correcteurs, qui donnent à la taille et à la toilette entière une grâce et une élégance infinies.

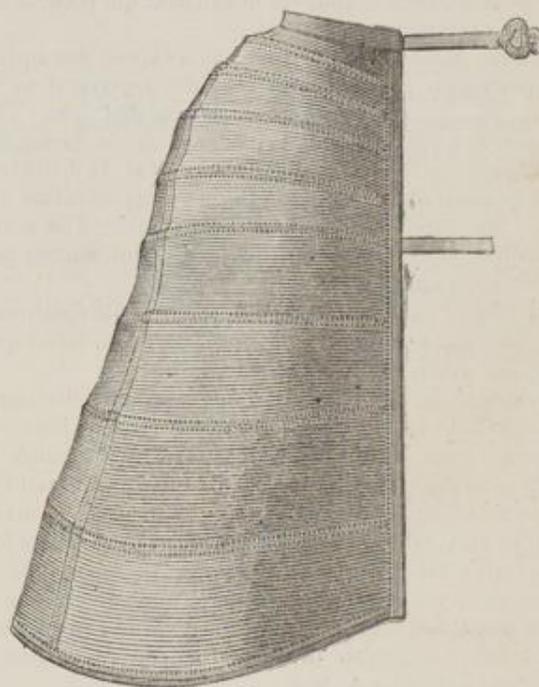
1. CORSET SULTANE, d'une coupe parfaite, allongeant et amincissant la taille. Ce modèle est établi en fin coutil blanc, très haleiné; il est garni d'une bande de peluche dans le bas, et, dans le haut, d'une double dentelle blanche avec un nœud de ruban devant et un beau lacet de soie derrière.

2. CORSET CAGE, tout en lacet et à jours, léger et très agréable



2. — Corset Cage.

à porter au bal. Il diminue la taille de 4 à 5 cent., ce qui n'est pas un mince avantage, et laisse au corps toute son élasticité. En général, les femmes délicates et qui ne peuvent supporter un corset ordinaire se trouvent très bien de ce joli modèle; les médecins le recommandent, et il est adopté dans beaucoup de pensionnats.



4. — Tournure Marquise.

3. TOURNURE GRANDE-DUCHESSE, en tissu de crin, composée de trois volants surmontés d'une large natte en rouleaux de crin, et garnie en haut et en bas d'une ruche également en crin. Cette tournure, très simple et très flexible, soutient insensiblement la robe, en lui laissant ses ondulations.

4. TOURNURE MARQUISE, ayant 85 cent. de hauteur et onze ressorts. Un intérieur lacé, divisé en deux parties, permet d'en

diminuer ou d'en augmenter le volume, soit dans le haut, soit dans le bas. Favorable aux costumes de ville, cette tournure les soutient sans trop rejeter l'ampleur en arrière.

M. d'A.

## A TRAVERS LES SALONS

La fête donnée à l'Élysée a renouvelé toutes les magnificences et tous les éblouissements des bals de l'an dernier. Vieille de plusieurs jours, cette nuit de liesse est connue à présent dans ses moindres détails à tous les coins de l'Europe, et il n'y a plus à y revenir, sinon pour constater l'abondance de jeunes filles qui s'y trouvaient, ce qui a permis de prolonger les danses presque jusqu'à l'aube. Les fêtes officielles ne sont pas habituées à cette jeunesse dans l'assistance, et elles y gagnent un attrait bien apprécié.

En dehors de l'Élysée, il n'y a guère à noter dans le beau monde, au profit de cette quinzaine, que la soirée de la comtesse Duchâtel qui a été extrêmement nombreuse et brillante. Plusieurs membres de la famille d'Orléans assistaient à cette réception.

Parmi les assistants qui avaient été conviés avec les princes au dîner qui a précédé la soirée, nous pouvons citer la princesse de Sagan, dont le magnifique costume en velours rouge Van-Dyck, avec traîne et sous-jupe de satin jaune, a fait sensation.

Le beau monde, à défaut de fêtes ou de bals, s'est contenté de grands diners; rien ne console des misères du temps comme un chafroid de bécassines truffé à point ou du filet de chevreuil à la Chantilly.

Une des plus brillantes attablées de ces derniers temps a eu lieu chez la baronne Nathaniel de Rothschild, dans le bel hôtel qu'elle a fait construire naguère, faubourg Saint-Honoré, à côté de celui de la duchesse d'Albuféra douairière, qui porte si allégrement ses quatre-vingt-sept ans.

La baronne Nathaniel est artiste. Elle a exposé des aquarelles, natures mortes ou paysages, qui sont des œuvres d'un mérite rare et ont classé son pinceau parmi les plus distingués. Elle cultive également l'aquafortisme (le mot a droit de dictionnaire de par l'Académie), avec un réel succès, et j'ai là d'elle sous les yeux, au moment où j'écris, une eau-forte, représentant un port le matin, d'une sûreté et d'une finesse d'exécution, d'un sentiment et d'un coloris, — si je puis ainsi parler, — qui sentent la main d'une artiste consommée.

Le dîner donné par la comtesse d'Appony mérite également une mention, tant par le soin qui avait présidé à son menu que par la qualité des convives appelés à le savourer.

On racontait, à l'ambassade d'Autriche, un charmant exploit d'une grande dame russe, la princesse G..., bien connue à Paris, et qui vaut la peine d'être conté à titre d'exemple à suivre. La princesse s'est rendue au bal costumé du Grand-Théâtre donné quelques jours après Noël, et là, soigneusement masquée, déguisant sa voix, elle s'est mise à intriguer les cavaliers les uns après les autres, faisant feu de tout son esprit. Lorsque la curiosité de son interlocuteur était surexcitée à souhait, elle lui déclarait que son seul but, en l'abordant, avait été de l'amener à faire une bonne œuvre et à venir en aide à trois pauvres enfants devenus orphelins à la veille de Noël.

— Donnez-leur la somme que vous dépenseriez à m'offrir à souper, disait-elle en leur glissant dans la main l'adresse de ses protégés, et vous n'aurez pas perdu votre nuit.

L'ingénieuse idée de la spirituelle princesse a valu presque une fortune à ces petits orphelins et leur sort est désormais assuré.

Quelle charitable individualité française pourrait imiter cet exemple en faveur des enfants sans gîte de Paris. Par ces derniers temps de froid et de boue, de malheureux enfants, en effet, ont été trouvés mourants dans la rue, où, sans abri, ils avaient dû

passer la nuit. Il semble que de tels maux portent en eux leur remède et qu'avec une société qui a pour devise le mot « fraternité », les connaître soit immédiatement y parer à jamais. Pour cela, Paris n'a qu'à imiter Londres. Que dans chaque paroisse soient fondés des refuges où, la nuit, les malheureux sans asile puissent s'abriter et se chauffer!

La charité privée suffira à la fondation de ces abris, que le gouvernement n'aura, lui, qu'à protéger de son autorité.

La bienfaisance est inépuisable à Paris. Quelques cœurs d'élite devraient bien tenter l'entreprise. La nuit est mauvaise conseillère, quand elle est passée au vent et à la pluie. Un toit et un peu de feu peuvent parfois empêcher bien des crimes. Le fin du fin de la charité n'est pas de réparer le mal, c'est de le prévenir.

P. DE LUCENAY.

## ECHOS DE LA MODE

Le nouvel Opéra a amené dans le beau-monde des innovations heureuses, dont on ne saurait trop encourager la propagation. C'est ainsi que quelques individualités de la société aristocratique se rendent au théâtre en voiture de gala.

D'autre part, la mode, si charmante pour les femmes, d'avoir un bouquet au théâtre, tombée en désuétude sous l'Empire, a repris depuis l'ouverture du nouvel Opéra.

En Angleterre, cet usage est resté constant. Pas une loge qui n'ait son bouquet. La plupart sont envoyés au théâtre avant l'arrivée de leurs propriétaires, si bien que tout le tour de la galerie, dès le lever du rideau, présente une suite non interrompue de bouquets. L'effet est charmant.

Le nouvel Opéra appelle toutes ces élégances. Il réalise le théâtre-salon que possède depuis longtemps l'Italie, mais que la France n'avait jamais pu jusqu'ici avoir. C'est toute une attraction nouvelle pour la vie à Paris.

\* \*

Une innovation qui, au dire du *Sport*, paraît devoir rencontrer, cet hiver, la même vogue qu'elle a eue à Londres pendant la saison, est la remise à chaque dame, en pénétrant dans un bal, d'un éventail in-32, portant sur son montant le chiffre ou les armes du maître de céans, avec la date de la fête, et dont les feuilles sont en carton satiné. Un crayon d'or est retenu à l'éventail par un lacet de soie de couleur.

Ce joujou élégant n'est autre qu'un carnet destiné à permettre aux danseuses de noter leurs invitations, l'entête de chaque feuille portant le nom d'une danse.

Pour les diners, on place auprès du couvert de chaque dame un éventail véritable cette fois, et dont la richesse est souvent très grande, avec le menu inscrit au milieu de ses feuillets et enjolivé de dessins variés.

Quelques-uns de ces éventails de table, peints à l'aquarelle avec un goût infini, forment de véritables merveilles artistiques. C'est une mode où le goût dans le faste peut se donner libre carrière, et qui est à la fois très élégante et très somptueuse.

\* \*

Très belle fête de charité donnée l'autre jeudi par la maréchale de Mac-Mahon et M<sup>me</sup> Ferdinand Duval.

Trois cents choristes ont chanté le *Messie* de Haëndel, dans le cirque d'été, transformé pour la circonstance en jardin d'hiver avec les plantes des serres de la ville de Paris.

Le roi de Hanovre assistait avec toute sa famille, sauf la reine, à cette fête qui lui a fait le plus grand plaisir, et il a vivement

remercié la maréchale de la bonne soirée que cette œuvre de charité lui a fait passer. Il est certain que quand on vous rend le bien si agréable à faire, c'est un service que l'on vous rend, en même temps qu'un plaisir qu'on vous procure.

Entre autres toilettes, signalons au premier rang des fautouïs du centre, un chapeau à couronne de graines noires et blanches, une tunique en faille blanche, étagée de deux volants plissés et bordés d'une frange en soie tressée, ladite tunique s'échappant d'une polonoise à grandes raies noires et blanches. Sur les épaules, un mantelet de jais.

L. S.

## THÉÂTRES

**THÉÂTRE-VENTADOUR.** — Quelques jours après l'ouverture du nouvel Opéra, où Mlle Krauss fait merveille dans *la Juive*, M. Bagier, directeur du Théâtre-Italien, a inauguré à la salle Ventadour la phase française de ses représentations devant un auditoire qui rappelait ses belles soirées d'antan.

L'opéra choisi était le *Freyschutz*, escorté d'un opéra-comique nouveau intitulé : *Un caprice de Ninon*. La grande musique de Weber a triomphé du cadre modeste où elle se produisait. Mme Mélanie Reboux y a eu les honneurs de la soirée dans le rôle d'Agathe; son talent est de bon augure pour le Théâtre-Lyrique-Français qui vient de prendre place au soleil.

**OPÉRA-COMIQUE.** — La reprise du *Caïd* est venue à point pour mettre en lumière deux charmantes débutantes, Mlles Zina Dalti et Lina Bell, qui, par leur grâce personnelle et les qualités artistiques dont elles ont fait preuve, ont conquis, dès le premier soir, les chaleureuses sympathies du public.

Tous les artistes, du reste, — MM. Melchissédec et Nicot en tête, — se sont appliqués et ont réussi à faire ressortir la spirituelle gaieté et la fine satire dont étincelle à chaque pas l'œuvre bouffe de MM. Sauvage et Ambroise Thomas.

**GYMNASÉ.** — M. Louis Denayrouze, qui ne s'était encore fait connaître que par une pièce de vers dialoguée, *la Belle Paule*, vient d'aborder le théâtre avec une comédie en quatre actes, en prose, intitulée simplement : *Mademoiselle Duparc*.

Le public a fait bon accueil à cet essai, qui se distingue par quelques situations fortes, un style élégant, parfois un peu subtil, et des traits d'observation souvent justes. Ainsi les phylogonies d'un préfet de l'Empire et de son secrétaire général sont finement esquissées; la scène où les notables du canton sont présentés au premier magistrat du département est gaie, bien qu'on y puisse relever quelques traits un peu vulgaires.

En résumé, le premier acte est agréable; le second excellent; le troisième ne manque pas d'intérêt; quant au quatrième... Mais depuis quand la perfection est-elle de ce monde?

Mlle Tallandiera a produit beaucoup d'effet dans le rôle de Gotilde Duparc; Mlle Blanche Pierson a donné des ailes d'ange au personnage de la comtesse de Mearsolles. Ravel s'est mis en frais de naturel et de finesse au profit du marquis d'Aubignac; enfin, Landrol et Aehard ont su rendre plus amusants que nature, tout en leur conservant leur véritable physionomie, le préfet du système des candidatures officielles et son élève un peu brouillon. Tout cela explique bien l'accueil favorable dont l'œuvre de M. Denayrouze a été l'objet.

**VARIÉTÉS.** — Il y a des pièces qu'on ne raconte point, parce que l'intrigue présente des détails plus ou moins scabreux; il en est d'autres dont on essaierait vainement d'indiquer le sujet, par la raison qu'il n'y a ni sujet ni pièce. Tel est le cas de la comédie-vaudeville en quatre actes, de MM. Eugène Labiche et Philippe Gille, *les Trente millions de Gladiator*.

On y trouve une demoiselle Suzanne de la Bondrée, et son domestique, qu'elle déguise en oncle porte-respect; un Américain fort riche, *sir* Gladiator, dont Mlle de la Bondrée entreprend la conquête; un élève pharmacien naïf, qui veut épouser la chaste Suzanne; un dentiste suivi de sa femme et sa fille. L'élève en pharmacie est mystifié par Suzanne qui ne l'épouse point; l'Américain l'est encore bien plus, car il épouse sans en avoir jamais eu envie; et le public ne le serait pas moins, n'étaient les artistes qui le font rire, car la pièce se trouve finie sans avoir jamais commencé.

Il est certain que l'ensemble manque d'intérêt, de lien et de mouvement. On est tout heureux de rencontrer de temps à autre, dans le dialogue, un mot chargé de donner un air de vraisemblance à la signature de M. Labiche. Deux ou trois scènes épisodiques ont eu la rare fortune de soulever un accès de bonne humeur qu'on eût voulu de plus longue durée: la scène, par exemple, où le faux oncle de Mlle Suzanne s'extasie sur les bijoux de *sir* Gladiator (puisque *sir* il y a) et les reçoit successivement en cadeau; et la scène où le pharmacien Bigouret court après le dentiste Gredune pour recevoir un soufflet, en réparation d'un autre qu'il a donné par mégarde. « Vous avez l'air d'un mendiant, » lui dit Gredune. A la fin, Gredune se décide à octroyer au malheureux Bigouret le soufflet demandé; puis, sans s'interrompre, il lui dit gracieusement: « Je vous présente mon gendre. » Il n'y a malheureusement pas beaucoup de traits d'une fantaisie aussi réussie.

MM. Dupuis et Berthelier, chargés d'animer les personnages lugubres de Gladiator et de l'apprenti pharmacien, ne pouvaient leur donner que le genre de gaieté relative qu'ils possèdent. En revanche, Christian, le domestique déguisé en oncle, et Baron, le dentiste, qui avaient l'occasion d'être amusants, se sont bien gardés de la laisser échapper. Quant à Mlle Céline Montaland, elle a mis de l'enjouement dans un rôle banal, qui offrait peu de ressources, et il y a lieu de lui en savoir gré.

**CLUNY.** — Au milieu du bruit que font les grandes scènes lyriques de la rive droite, et du tapage qu'essaient de faire les théâtres de comédie et de vaudeville, il y aurait injustice à ne point enregistrer le succès que vient d'obtenir au théâtre de Cluny *la Vie infernale*. Ne tremblez point, mesdames: il s'agit d'un drame tiré d'un roman d'Emile Gaboriau, un écrivain mort trop tôt pour les amateurs de feuilletons à ouïrance.

*La Vie infernale* est interprétée avec soin et promet d'avoir au théâtre autant de spectateurs qu'elle a eu de lecteurs en volume. C'est la plus grande grâce qu'on puisse lui souhaiter.

ROU-FRANC.

## LE PASSÉ

Parfois à mon passé je vais dire à l'oreille:  
« Je ne suis pas heureux, parlons des premiers jours. »  
Et le dormeur couché que ma prière éveille  
Se dresse avec lenteur en frottant ses yeux lourds.

Puis joyeux, rajustant ses printaniers atours,  
Encore un peu lassé des fêtes de la veille,  
Il vole, et me conduit de merveille en merveille  
Sous des cieux oubliés, pleins de ses nuits d'amours.

Quand il a rallumé toutes les girandoles,  
Il chante, il se renverse aux poutres des gondoles,  
Fait frissonner les jones et bat le flot qui dort;

Et je veux l'embrasser, mais je ne prends pas garde  
Que, tout en souriant, mon passé me regarde  
D'un œil terne, immobile, où je sens qu'il est mort.

Sully PRUDHOMME.

PLANCHE G. N° 481. — DESCRIPTION, PAGE 50.



TOILETTES DE SOIRÉE.

Modèles de Mme du Riez (rue Halévy, 8).



*Duvet*

*A. Long, imp. r. du Manic, 66.*

*M. Goubaud & Fils Ed<sup>s</sup> Paris*

*J. B. L...* 1196

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Journal du Grand Monde*

Entered at Stationers Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30 Henrietta Street Covent Garden, W.C.

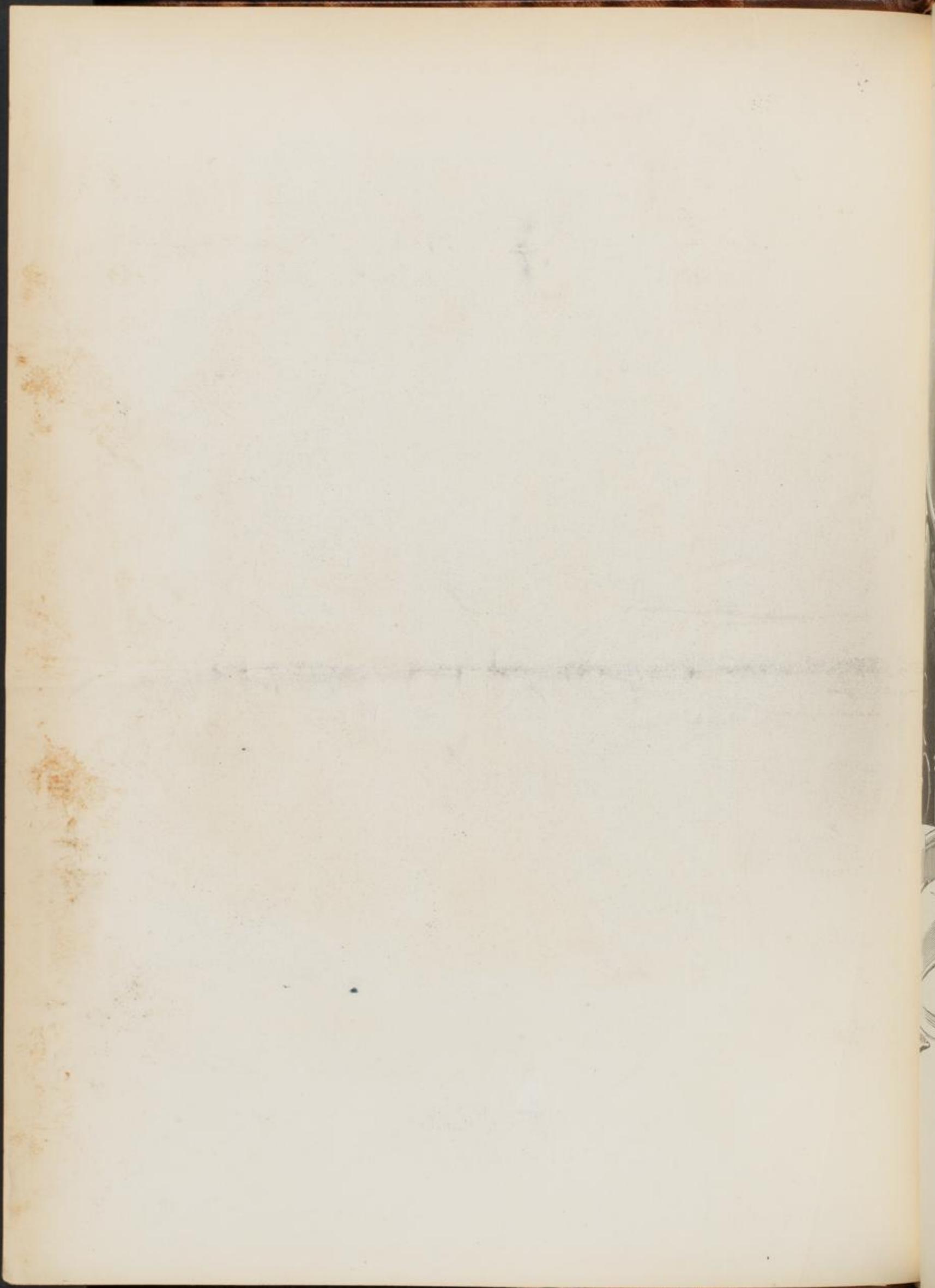


PLANCHE G. N° 485. — DESCRIPTION, PAGE 50.



TOILETTES DE VISITE.  
Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue d'Antin, 14).

## BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

De son côté, tout en informant tous les voisins et les voisines de l'événement qui se prépare, Josette n'a pas perdu son temps; elle revient chargée comme une mule, embroché le gigot, tord le cou à un poulet, bat les œufs à la neige, met le couvert et dépense en activité le trop plein de son allégresse. Trois personnes de plus, pensez donc! il y a des servantes que cela mettrait d'une humeur de dogue. Josette s'en sent plus légère; il est vrai que Lisette est de la partie et que pour Lise, voyez-vous... Mélanie et son époux passent par dessus le marché; il faut bien supporter ceux-ci, pour avoir celle-là. Ensuite on est à la fin du mois d'août, les vacances ne font que commencer, et, bien sûr, la fillette une fois installée, les parents, selon leur coutume, s'empresseront de débarrasser Provins de leur illustre présence... Cinq à six semaines de bonheur en expectative.

— Deux heures moins le quart, s'écria Josette en ôtant son tablier; madame, ayez l'œil aux fourneaux, je vous prie, je cours à la gare.

Courir comme à soixante ans, bien entendu, de toute la vitesse de son impatience, corrigée par de vieilles jambes!

Le train venait d'arriver. Déjà une longue femme blonde, le visage en lame de couteau, les yeux de ce bleu de faïence qui glace le regard, une toque panachée, les cheveux pleurant sur le dos, balayait nonchalamment de sa traîne de soie noire le trottoir du débarcadère.

— Personne pour nous recevoir, disait Mélanie; vraiment ces domestiques sont insupportables; à quoi pensent-ils donc?

Frédéric, élégant et mince, favoris en côtelettes, en toque écossaise, un plaid drapé sur l'épaule, le sac de cuir à la main, visant à l'Anglais, regardait avec impatience de côté et d'autre.

Il n'avait pas encore aperçu Josette qui, arrivant tout essouffée, pressait déjà dans ses bras sa Lisette chérie.

Mlle Hervé n'était plus une petite fille, mais il s'en fallait encore qu'elle fût précisément une jeune personne; quinze à seize ans, le bouton de l'âge. Elle ressemblait à son père dont elle avait la sveltesse, les traits fins et la distinction. Deux grosses nattes de cheveux bruns nouées par le bout, dépassant la taille, ajoutaient encore à son air enfantin; sa mère ne pouvait pas arrêter sa pousse, mais, du moins, employait-elle tous les artifices possibles pour ne pas se vieillir elle-même, en permettant à sa fille d'être demoiselle. Le costume de Lise était des plus simples: un petit chapeau rond de paille brune, tout uni, d'une fraîcheur douteuse; l'uniforme de la pension, une robe grise, garnie de rubans; des bottines qui en attendaient d'autres avec impatience.

En courant se jeter au cou de Josette, Lise avait étourdiment marché sur la traîne de sa mère.

— Maladroite! s'écria celle-ci de sa voix aigre, fais donc attention!

Ce fut tout le bonjour que reçut la pauvre servante.

— Ma mère va bien? s'informa Frédéric.

— Oui, monsieur, grâce à Dieu.

Puis, comme on sortait de la gare sans parler de bagages:

— Eh bien! et la malle de Lise? demanda Josette.

— Nous ne venons que pour deux ou trois jours, répondit Mélanie.

— Et vous ne nous laisserez pas la petite?

— Impossible cette année, ma bonne Josette, reprit gracieusement Frédéric; mais il est inutile d'attrister ce premier moment; soyons tout à la joie de revoir ce séjour de roses; ne dites rien à ma mère; je me réserve de lui apprendre, en temps et lieu, les motifs qui nous rappellent tous à Paris.

La vieille bonne voulut interroger Lise du regard; celle-ci paraissait songeuse et baissait les yeux.

Tous les beaux projets envolés!... Que se passait-il donc? Pourquoi cette dérogation aux habitudes consacrées? Le mariage de Lise... quelle bête d'idée!... c'était impossible!...

— Il doit y avoir un malheur là-dessous, pressentait Josette.

Ceux qui venaient de la voir passer presto et joyeuse ne la reconnaissaient plus au retour.

Bonne-maman, rajeunie de dix ans, le bonheur respirant dans toute sa personne, attendait les voyageurs sur le seuil de sa maisonnette. Ce fut une pluie de caresses, de baisers à s'user les lèvres, si les lèvres s'usaient à cette besogne. Mélanie, habituellement à la glace, semblait s'être fondue pour la circonstance. Frédéric, toujours très tendre, le fut plus encore; tout ce qu'il avait de cœur s'épanouissait en belles paroles... qu'emportait le vent. Quant à Lise, rivée au cou de sa seule vraie mère, elle ne pouvait plus s'en détacher.

— Il faudra prévenir le jardinier, dit Mme Hervé; qu'il prenne la brouette et aille chercher les malles.

— Rien ne presse, nous avons le temps, dit Frédéric en gratifiant sa mère d'une nouvelle série de baisers.

Mélanie avait demandé un quart d'heure — de soixante minutes — pour réparer le désordre de sa toilette. Mme Hervé et son fils causaient dans la salle à manger. Que de changements survenus dans le pays depuis six mois! Celle-ci morte, celui-là marié, une nouvelle fontaine, l'adjoint remplacé, la Tour de César en réparation, le cousin X... s'était arrondi d'un lopin de terre, la tante Z... venait d'hériter.

Frédéric prenait à ces nouvelles l'intérêt le plus modéré; il écoutait à peine; ce qui ne l'empêchait pas de répondre en hochant la tête: « Bah! en vérité? pas possible! grand bien lui fasse!... allons, tant mieux! ça me fait plaisir! »

Et tout bas: « Que le diable les enlève!... je m'en moque pas mal! »

— Et là-bas, à Paris, mon enfant, comment mènes-tu ta barque?

— Admirablement.

— Les affaires vont bien?

— Trop bien, chère maman; c'est-à-dire qu'il s'en présente chaque jour de magnifiques, qu'on est obligé de refuser faute de capitaux suffisants... il faudrait les millions de Rothschild.

Pendant ce temps, Lise reprenait possession de son royaume; elle renouait connaissance avec le chien, avec le chat, avec les emplumés. Sa tristesse s'était bien vite dissipée... Après la maison, le jardin; après le jardin, la prairie où pâturaient quelques chèvres, des latières amies qu'elle était bien aise de revoir.

Moustache courait en avant, montrant le chemin, comme si on ne le connaissait pas aussi bien que lui.

Plus de mandarins, ni de chinoïseries; plus de voix revêche qui arrêtât son vol; le pas libre et les coudées franches; la vraie, la bonne, la riante nature... Aussi fallait-il voir Lise, les cheveux au vent, pourpre de plaisir, bondir à l'égal d'un faon, cueillir des fleurettes, délier Moustache à la course, lorsqu'une voix, partant d'un sentier qui longeait la Voulzie, lui cria gaiement:

— Bonjour, mademoiselle Lise.

La jeune fille s'élança vers la haie, au-dessus de laquelle surgissait, parmi les ajoncs et les épines, le buste d'un garçon de belle venue dans tout l'éclat de ses vingt-deux ans, de sa moustache naïve saine, hâlée, vigoureux, que l'on dédaigne à Paris, comme le renard de la fable dédaigne le raisin.

Ce sylvain était en tenue de campagne: couteil blanc de la tête aux pieds; il agitait d'une main son chapeau de paille, pendant que de l'autre il écartait les branches d'un saule pleurant sur son front.

— Bonjour, monsieur Prosper, répondit la fillette; vous êtes donc aussi en vacances.

— Oui, et pour toujours, Dieu merci! Je ne retourne plus à Paris que pour les affaires de notre maison. Ah! mademoiselle Lise, que je suis heureux de vous revoir; nous allons bien nous amuser. Vous ne savez pas? j'ai un bateau; nous ferons des promenades charmantes sur la rivière. Mes sœurs savent-elles que vous êtes ici?

— Non, pas encore, nous arrivons à l'instant; sauf bonne maman et Josette, vous êtes la première personne que je vois à Provins.

— J'ai rudement de la chance.

— Il est là, le bateau? demanda curieusement Lise, en se his sant pour regarder par dessus la haie; ah! qu'il est joli...

— En l'achetant, reprit le jeune homme, j'ai songé à vous et à mes sœurs; vous ne m'en voulez pas de vous avoir confondues dans la même pensée?

— Au contraire... Quel dommage que je n'en jouirai pas! ajouta Lise en poussant un gros soupir.

— Pourquoi donc?

— Nous repartons dans trois jours.

— Ah! mais non, je m'y oppose!

— S'il n'y avait que cela à faire, je m'y opposerais bien aussi; malheureusement...

— J'étais trop content tout à l'heure; cela ne pouvait durer... et le motif de cette fuite précipitée?

— C'est encore un secret...

— Dont je suis exclu?

— Mais un secret que tout le monde saura bientôt, continua l'aimable enfant; et, si vous me promettez de n'en rien dire...

— Peut-être songe-t-on déjà à vous marier? interrompit Prosper d'un ton qui sous-entendait: « Sans me consulter?... Je voudrais bien voir! »

— Ah! la drôle d'idée! se récria Lise en riant; j'ai à peine seize ans! et si j'en croyais maman, je porterais encore des pantalons brodés et des jupes courtes... Me marier!... Si ce n'était que cela, je n'aurais pas tant de chagrin.

— Méchant petit cœur! et celui que j'en éprouverais, vous le comptez pour rien? demanda le jeune homme d'une voix émue.

Si pensionnaire que Lise fût encore, elle était bien près d'être femme... Son joli visage se colora légèrement.

— Si je vous fais jamais de la peine, reprit-elle, ce sera sans le vouloir. Mais rassurez-vous, il n'est pas question de moi, il s'agit de grand-mère, que mes parents veulent emmener à Paris.

— Pour y rester?

— Dame, oui, je crois... pour y vivre avec nous, répondit Lise avec embarras, car elle craignait de trop s'avancer.

— En ce cas, je suis tranquille, affirma Prosper; Mme Hervé refusera; à son âge, on ne renonce pas facilement à ses vieilles habitudes.

— Elle nous aime trop pour rien nous refuser.

— Vous l'en priez donc aussi?

— Moi, non... le moins que je peux; du reste, on ne lui en a pas encore parlé... mais je ne puis pourtant pas contre-arrêter les instructions de papa et de maman. D'un côté, je serai bien contente de l'avoir auprès de moi; de l'autre, ça m'attriste de penser qu'elle ne sera peut-être pas aussi heureuse dans notre maison qu'elle l'est dans la sienne.

— Mais, si ce vilain projet se réalise, vous ne reviendrez plus à Provins.

— Du moins, pas de bien longtemps, j'en ai peur.

— Et cela ne vous fait pas une grande, grande peine?

— Si, vraiment, plus que je ne saurais dire, reprit la jeune fille en refoulant une larme.

— Vous pleurez?

— Non, balbutia Lise en essayant de sourire.

— Ne le niez pas, cela fait votre éloge.

Il y eut un silence, pendant lequel la fillette, les yeux baissés,

caressait Moustache. Prosper semblait réfléchir... Tout à coup il poussa un cri aigu.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc?... vous vous êtes fait mal?

— Rien... une épine que je me suis enfoncée dans le pouce.

— Comme ça saigne!

— Je n'en souffrirai jamais autant que de celle que vous m'avez enfoncée dans le cœur par l'annonce de votre départ... Bon! voilà que je n'ai pas de mouchoir, ajouta le jeune homme en tâtant ses poches.

— Voulez-vous le mien?

— Volontiers... si toutes les blessures pouvaient s'étancher aussi facilement!... Mademoiselle Lise, reprit Prosper d'une voix touchante, qui contrastait fort avec sa gaité habituelle, puisque nos heures sont comptées, je voudrais vous dire tout de suite une chose que je pensais remettre à plus tard.

— Dites, monsieur Prosper.

— Nous sommes bien jeunes tous les deux, poursuivit le jeune homme, et nous n'avons pas même la liberté de disposer de nous... Pourtant, dans de certains cas extrêmes, quand on est à la veille de se séparer pour longtemps, quand le cœur déborde d'affection et de sincérité, il y a, ce me semble, de ces aveux qu'un honnête garçon peut faire à une jeune fille.

Lise ne comprenait pas encore; elle leva sur son interlocuteur un regard pur et clair.

— Je vous aime de toute mon âme et pour toute ma vie, reprit Prosper; voulez-vous vous interroger et me dire si je puis espérer que vous m'aimerez autant un de ces jours?

— Je ne sais pas, répondit Lise avec une naïveté adorable; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je vous aime déjà... beaucoup.

— Beaucoup, ce n'est pas assez... tenez, il y a un moyen bien simple pour que ça vienne petit à petit; ajoutez tous les matins et tous les soirs à votre prière: « Mon Dieu! il y a à Provins un bon jeune homme qui deviendra un bon mari, parce qu'il est rangé, travailleur, et que tout le monde l'estime dans le pays... Bénissez-moi! bénissez-le! » Ce n'est pas bien long... voulez-vous que je répète?

— C'est inutile, dit Lise en souriant, j'ai eu un premier prix de mémoire.

— Nous serions si heureux! reprit Prosper avec enthousiasme; mon père vous aime tout plein, mes sœurs seront les vôtres... Nous aurons une jolie maison au bord de l'eau, comme celle-ci, et, si bonne maman s'ennuie à Paris, elle viendra vivre chez nous.

— Oh! oui, répondit Lise en applaudissant de ses petites mains; mais il vaudrait encore mieux racheter la sienne, pour lui en faire cadeau.

— La sienne... quoi? demanda Prosper.

— Sa maison.

— Elle est donc à vendre?

— Etourdie que je suis! dit la jeune fille en se mordant les lèvres; non, pas précisément, pas encore... il en a été question... vaguement... Ah! ma foi tant pis! c'est le secret dont je vous parlais tout à l'heure.

— Et c'est à l'instigation de votre père que...

— Chut!... n'en dites rien à personne... vous me feriez gronder.

— Lise! Lise!... criait Josette de tous ses poumons, on n'attend plus que vous pour se mettre à table.

Dans l'intimité, la vieille bonne tutoyait sa fillette chérie; mais l'orgueilleuse Mélanie ayant déclaré que cette familiarité bourgeoise était déplacée, on s'en abstenait devant elle.

— Déjà! dit Prosper.

— C'est vrai; comme le temps passe vite!...

— Et vous tâcherez de m'aimer beaucoup?

— Ce ne sera pas bien difficile puisque les trois quarts sont faits.

- Lise ! Lise ! continuait d'appeler Josette.
- A ce soir, reprit le jeune homme, mes sœurs iront vous chercher pour la promenade.
- Oui, oui, à ce soir.
- Et la prière, vous ne l'oubliez pas ?
- Bonne maman me fait prier haut.
- Vous direz celle-là tout bas : le bon Dieu comprendra tout de même... A propos, vous voulez bien que je garde votre mouchoir ?... Il y a dessus comme un baume qui me guérit à vue d'œil.

Mais Lise était déjà loin... son silence répondait pour elle.

Prosper Salneuve appartenait à une bonne famille du pays. Son père avait été autrefois commis de la maison Hervé, puis, en se mariant, s'était établi à son compte dans le même commerce des laines. A la mort de son ancien patron, M. Salneuve s'était gracieusement mis à la disposition de M<sup>me</sup> veuve Hervé pour la liquidation des affaires pendantes. Et, depuis, dans toutes les circonstances épineuses, il n'avait jamais cessé de l'aider de son expérience et de ses conseils. De là, une grande intimité, un attachement profond que n'avait jamais partagé Frédéric, par cette double raison que ce dernier n'était presque jamais à Provins, et que, d'ailleurs, un gentleman de son importance se serait sali les gants à serrer la main d'un simple marchand de province. Lors de ses apparitions chez sa mère, Frédéric avait bien eu l'occasion de voir ces « gens-là » et de les honorer d'un signe de tête protecteur ; mais bonsoir, bonjour, et tout était dit.

Du reste, M. Salneuve, de son côté, ne tenait Frédéric qu'en médiocre estime ; il savait tout ce que le jeune homme avait coûté à son père de déboursés et de sacrifices inutiles. Par intérêt pour la mère, il l'avait suivi, de loin, dans sa vie de Paris, croquant en un rien de temps l'héritage paternel, puis menant une de ces existences aventureuses, interlopes, roulantes, qui, selon le proverbe, n'amassent pas de mousse.

Dans l'esprit judicieux de M. Salneuve, la pauvre M<sup>me</sup> Hervé devait être tôt ou tard la victime de ce « garnement » qu'elle avait la faiblesse de croire un aigle et qui n'était qu'un rongeur.

L'opinion du père, souvent exprimée, avait naturellement déteint sur le fils ; aussi le sens des paroles échappées à Lise était-il facile à compléter : talonné par des besoins d'argent, Frédéric venait dépouiller sa mère et lui infliger, en la mettant à la porte de chez elle, le dernier, le plus douloureux sacrifice.

Prosper Salneuve, — nous n'en voulons d'autre preuve que son entrevue avec Lise, — n'était pas un héros de roman. Nature en dehors, toute de franchise et de loyauté, peut-être n'eût-il pas brillé dans un salon, une raie sur la tête et les bras arrondis, retournant au piano les feuilles d'une partition ; sans doute, il n'avait pas étudié devant son miroir, en essayant de raser une barbe absente, de ces regards byroniens qui doivent ravager les cœurs ; mais c'était un jeune homme simple et sérieux, d'excellentes façons, très suffisamment instruit, et suivant une voie droite qui doit aboutir.

Après avoir commencé ses études au collège de Provins, Prosper venait de les terminer à Paris. Son père avait voulu lui faire « tâter de la capitale » ; mais, honnête et sage, garanti par les saines traditions de la famille, le jeune Salneuve en était revenu comme il y était allé.

Prosper aimait Lise depuis un an, et il venait de le lui dire pour la première fois. Or, à en juger par les apparences, Mlle Hervé avait, sous sa gorgérette, un bon petit cœur qui ne serait pas trop ingrat. C'était bien vague encore, bien indéfini, bien éloigné : mais avec de la persistance, on brise les obstacles. Le pire qui pût arriver était que Frédéric et Mélanie jugeassent un Salneuve de souche trop obscure pour prétendre à leur « héritière ». Quant à son père, à lui — sa mère étant morte — Prosper croyait être sûr de son consentement. D'abord, le marchand de laines avait toute confiance dans la sagesse précoce de son fils ; ensuite,

il était de ceux, ce brave homme, qui trouvent une fille assez riche, du moment qu'elle apporte en dot la vertu, la jeunesse, l'amour... trois garanties de bonheur plus infaillibles que des sacs d'écus.

Ajoutons que, tout en vendant de la laine, M. Salneuve s'était fait une jolie toison ; il possédait du moellon et de la terre ; la maison était toute faite, bien achalandée, et Prosper n'aurait plus qu'à la laisser prospérer.

A vingt-deux ans, quand la vie, trompeuse perspective, s'ouvre comme une belle avenue tout ensoleillée et toute fleurie, sans abîmes ni ronces, il n'en faut pas tant pour avoir confiance.

### III

A table, autour de son plantureux déjeuner, il n'y avait que la seule M<sup>me</sup> Hervé qui fût dans la sincérité de sa joie et de son rôle ; ses yeux se repaissaient de son fils ; sa Lisette allait lui rester pendant tout un mois. Chaque année, à cette époque, la vieille dame rajournissait : c'était comme un bain de Jouvence que lui apportait sa petite-fille.

— Que Dieu est miséricordieux, pensait-elle, et qu'il me rémunère largement du peu de bien que j'essaye de faire !

Frédéric et Mélanie, au fond très-soucieux, affectaient la gaieté ; bonne maman semblait leur inspirer une passion soudaine, exhumée de fouilles tardives qu'ils venaient de faire dans leur cœur.

Josette, de méchante humeur, dissimulait mal un chagrin d'autant plus cruel qu'il lui était interdit de l'exprimer.

En ce qui concerne Lise, étonnée, ravie, elle venait d'entrer dans ce monde bleu de ciel, peuplé de songes roses, qui s'ouvre devant toute jeune fille à laquelle on vient, pour la première fois, de dire : « Je vous aime ! » L'amour, elle ne savait pas au juste ce que c'était, mais ça paraissait bien joli. Pas le plus petit souvenir de roman pour l'éclairer dans ce charmant dédale. Comment aimait-elle Prosper ? Autant que bonne maman ?... Oui et non ; c'était un peu confus, cela y ressemblait... sans y ressembler. Ce qu'il y avait de certain, c'est que, syllabe à syllabe, toutes les paroles du jeune homme s'étaient incrustées dans sa mémoire, et qu'elle y croyait comme à l'Évangile. La fillette se sentait tout à coup fière et grandie ; elle comptait pour quelqu'un... Chère prairie enchantée ! Elle était allée y chercher des fleurs, elle en rapportait une gerbée de souvenirs qui parfumaient toute sa vie !... Quel dommage que tout cela s'encadrât de noir dans la perspective du prochain départ !

Frédéric regardait sa femme, qui le regardait à son tour, comme pour s'encourager mutuellement à prendre une initiative qui leur faisait peur. C'est que, réellement, l'époux de Mélanie était venu à Provins comme un décaqué qui jette son dernier louis sur le tapis vert.

Etrange amalgame de haut et de bas, de désespérances et d'illusions folles, que ce malheureux Frédéric ! L'avant-veille, ses fournisseurs parlaient de mise en faillite ; lui, parlait de se tuer... comme tant de faillis qui meurent de vieillesse. Puis un brasseur d'affaires était venu le voir ; ils avaient causé pendant une demi-heure, et couvert de chiffres une feuille de papier ; je pose tant, je retiens tant, bénéfice net : des monceaux de... brouillards... Frédéric était sorti de cette conférence fier comme Artaban, complètement rassuré sur l'avenir, et remuant déjà dans sa poche, en imagination bien sonnante, deux ou trois millions... Une voiture, oui, pourquoi pas ?... un huit-ressorts de chez Binder ; tout le monde en avait. Et Mélanie qui, depuis tant d'années, désirait des diamants !... allait-elle être heureuse !... Malheureusement, il fallait une mise de fonds ; et des fonds... Bref, le calcul péchait par sa base.

— Et ta mère, qui dépense vingt-cinq sous par an, avait insinué Mélanie, qu'est-ce qu'elle fait de « toutes ses rentes » ?

— Une idée ! s'était écrié Frédéric, c'est le ciel qui l'envoie !..

C'était l'enfer plutôt, mais on s'y trompe si souvent!

Le lendemain, on faisait la leçon à Lise, sur laquelle on comptait beaucoup pour influencer sa grand'mère.

Le surlendemain, on s'annonçait à Provins par un télégramme et on le suivait de près, comme nous l'avons vu.

Le dessert servi, Mélanie fit un signe à son mari; qui veut la fin veut les moyens: il ne s'agissait plus de réfléchir, mais d'entamer la question brûlante.

Frédéric toussa deux ou trois fois en manière d'introduction; puis il ouvrit la bouche, puis il la ferma... La présence de Josette, qui allait et venait pour le service, le gênait beaucoup.

Comment se débarrasser de cette importune?

Bonne maman lui vint en aide sans le savoir.

— Et la malle de Lise? dit-elle à la vieille servante; va donc voir si le jardinier pense à aller au chemin de fer.

Josette sortit sans répondre. Frédéric la suivit à la cuisine.

— Ma bonne Josette, dit-il de son air le plus aimable, ayez l'obligeance de faire semblant d'aller à la gare. Ma mère saura toujours assez tôt que nous repartons avec Lise; tenez, voici cinq francs, vous m'achèterez deux ou trois londrès, et vous garderez la monnaie. Prenez le plus long, ma chère, et fermez le montant de la porte, afin que personne ne vienne nous déranger dans notre entretien.

Josette s'en alla en grommelant.

— Ne dirait-on pas qu'il va faire un mauvais coup? pensait-elle.

VICTOR PERCEVAL.

(La suite au prochain numéro.)

## LA VIEILLE MAISON

Voici qu'elle va tomber, la vieille maison.

J'y suis né, — et un matin, pas bien longtemps après ma naissance, on me mit dans une grande couverture et on m'emporta à travers les coups de fusil. On s'écartait devant nous, et on nous aidait à franchir les barricades, à passer les rues délavées. C'est loin, cela, si loin que je ne m'en souviens pas; mais ces récits de l'enfance, murmurés à l'oreille par une vieille bonne qui se penche sur votre petit lit et qui parle lentement et doucement pour vous endormir, restent dans la mémoire et semblent quelque chose qu'on a vu.

Depuis ce jour-là, jamais je n'y suis rentré, et pourtant il y a je ne sais quoi de moi qui frémît à la pensée qu'elle va s'écrouler; que les maçons vont y être maîtres; qu'à sa place il y aura un grand espace vide ou des bâtiments quelconques, et que ce coin de Paris va disparaître.

Quand je passais là-bas sur le quai, de l'autre côté, je la regardais longuement et il me semblait qu'elle me reconnaissait. J'avais pour elle une sorte d'amour superstitieux et craintif, comme celui qu'ont les petits enfants pour une aïeule dont ils n'ont jamais vu que le portrait. Je n'y serais point entré sans peur, car tant de choses s'étaient passées là pour moi, avant même que je fusse né, que j'aurais craint d'y rencontrer je ne sais quoi de mort qui se serait réveillé à mon approche. Dans cette maison, quatre générations des miens avaient vécu ou étaient morts. Et si nous l'avions quittée, un matin de printemps, c'est que le dernier de ces générations enfouies avait été ce matin même assassiné par un blousard auquel il avait donné les derniers louis qu'il avait dans sa poche. Il y avait désormais des coins de rue que nous ne pouvions plus voir, des pans de mur qui faisaient horreur et des pavés qui faisaient frissonner; voilà pourquoi nous étions partis.

Elle n'a pourtant rien qui la distingue des autres maisons du quai, des vieilles demeures d'autrefois. C'est une grande bâtisse

touté blanche. Ne faut-il pas, tous les dix ans, blanchir les maisons? Point de masques riants ou douloureux sur la façade: une porte cochère toute simple; rien de monumental ou d'artistique. Mais je sens que je suis né là, et je le sens si bien que, par une sorte de fierté bête, j'aimais à dire le nom de ma rue après le nom de ma ville, quand dans toutes ces affaires de révision, d'enrôlement ou d'engagement, on me demandait où j'étais né. Il me semblait que cela me sacrât bourgeois de cette ville que j'aime de tout mon esprit et de tout mon cœur, et hors de laquelle je ne comprends pas qu'on puisse vivre. Puis, cela me paraissait quelque chose d'être d'un des anciens quartiers de la grande ville, d'un de ces quartiers d'autrefois aussi vieux que le plus vieux temps, où l'on était connu de tous, où chacun vous saluait par votre nom, savait votre histoire, connaissait votre famille et, à un jour donné, était votre garant et votre témoin. Aujourd'hui on va chercher ses garants chez l'épicier du coin; on prend, dans l'étude de notaire où l'on signe ses actes, des témoins quelconques et qui sont à tout le monde. C'est le progrès.

Moi, je me souviens: quand j'étais tout petit et que, par hasard, je venais dans le quartier, des braves gens sortaient, s'avançaient sur le pas de leur porte; d'autres me prenaient dans leurs bras, m'embrassaient, me donnaient dans leurs boutiques des images peintes, avaient en me regardant des paroles que l'on ne comprend pas quand on est petit, mais que plus tard on repasse avec orgueil dans sa mémoire.

Et puis, c'était cette Seine douce et triste passant à flots lents sous les fenêtres, cette Seine noire qui n'est point égayée, comme ailleurs, de la verdure des arbres et du bruit des bateaux; ce bras mort, comme on dit, sur lequel aucune barque ne coule en chantant, et qui semble garder dans ses eaux profondes quelque chose de cet Hôtel-Dieu devant lequel il s'est arrêté. C'étaient ces petites rues noires et grouillantes, ces petites places encombrées, au pavé gras et gluant, ces grands murs à fenêtres vides, tout cet horizon d'autrefois que Méryon seul aurait pu graver pour nos neveux et qui, seul, a rempli ma pensée pendant toute mon enfance. C'étaient ces impasses de la Cité d'autrefois, où un fiacre n'aurait pu rouler, et où des hôtels sombres avaient servi de demeure à tout le parlement. C'était cette Sainte-Chapelle et ce Palais, à l'ombre desquels on ne peut naître sans en graver quelque chose et comme l'ombre sur l'esprit. C'était, tout près, cette Préfecture de police des anciens temps, sombre et noire, avec sa grande arcade sur l'autre quai; cette cour étrange encombrée de filles, de mouchards, d'agents de police, où battait sans fin le flux et le reflux des vices de Paris. C'était tout; jusqu'à cette paroisse de jadis, paroisse qui n'a plus de paroissiens, cette cathédrale où j'ai été baptisé, et qui, aujourd'hui, vide de fidèles et de croyants, n'a plus pour visiteurs que quelques Anglais effarés qui se font expliquer le style, ou quelques étrangers suspects qui viennent dans le trésor compter les reliquaires.

Tout cela vous tient au cœur, grandit contre lui, finit par l'encercler; c'est le lierre qui pousse aux vieilles pierres et qui, en vous, reprend racine. Certes, c'est mieux ailleurs: on est plus près; plus près de quoi? On voit plus de monde; on est plus moderne. J'ai peine à croire que tout vaille mieux ailleurs. M'y connaîtra-t-on? Saura-t-on qui je suis? Moi-même, y connaîtrais-je quelqu'un! Non, point de ces rapports de quasi-famille, — j'entends ces rapports de bon conseil et de bonne amitié; — point de ces témoignages hautement donnés; point de ces attestations que quiconque est prêt à fournir.

Ailleurs on est un étranger, un passant, quelqu'un qui paie ou ne paie pas, voilà tout. On est l'égal de l'Espagnol, qui paie comme vous, et l'inférieur du Brésilien, qui paie plus que vous. Votre famille? Rien. Votre passé? Rien. Quoi, alors? l'argent. Nous en sommes au mot des Anglais: — Combien vaut-il?

Et si demain la guerre civile arrive? Ne comptez pas sur les autres: ils ne comptent pas sur vous. Ils ne savent ni d'où vous

venez, ni où vous allez. Vous êtes pour eux un espion, peut-être; un ennemi, pour sûr.

C'est l'hôtel meublé. On ne sait ni qui vit, ni qui meurt. Le second danse pendant que le premier agonise. Il y a dans la maison des filles, des boursiers, du vilain monde; qu'importe! vous n'êtes pas responsable. Un piano à chaque étage, et marchez!

Si vous avez un hôtel, combien de ces maisons neuves sont de famille, ont vu naître et mourir de générations? On a la promesse au moins; mais les murs sont toujours neufs, et l'ameublement aussi, car du passé et des vieux qui sont partis on n'a gardé que le bibelot qui orne et l'argent qui paie.

C'est l'Amérique en France. Nous en arrivons à l'hôtel meublé, au logis de passage, au vêtement qu'on jette quand il est usé, au meuble qu'on vend quand il n'est plus de mode. Toutes les maisons se ressemblent, tous les salons sont pareils; c'est le même fauteuil, la même jardinière, le même valet de chambre qui, après vous avoir servi, va servir un monsieur quelconque, et que vous retrouvez un beau matin en allant faire une visite ou chercher des explications. C'est le même sourire bête, le même service mal fait et la même honnêteté douteuse.

Partout le même dîner; partout la même cuisine, la même conversation et les mêmes plaisanteries tirées du même faiseur à la mode: l'auteur de la pièce à succès. L'hôtel meublé nous envahit; il nous gagne pied à pied, maison à maison. Nous avions l'habit noir, cette livrée qui va mal à tous les Français; on a inventé encore, au XIX<sup>e</sup> siècle, la maison uniforme, l'appartement uniforme. Il ne reste plus qu'à uniformiser les esprits, cela viendra.

Mais, tenez, même les femmes! Les femmes, c'est-à-dire la variété, la fantaisie, l'invention. On est arrivé à uniformiser leurs toilettes. Il y a dans Paris deux ou trois couturiers qui font la mode. Ceci est « chic » ou pas « chic ». Le reste copie. Donc, mettons qu'il y a quinze modèles, cinq par couturiers. C'est beaucoup. Sur ces quinze modèles se règle, s'habille, manœuvre, paye ou ne paye pas, vit, meurt, l'armée des femmes de Paris et d'ailleurs. Supposez qu'il n'y ait qu'un couturier « chic », et que ce couturier ne veuille plus mettre au jour qu'un modèle par saison, la femme honnête ou non, riche ou non, noble ou pas, sera en uniforme dans le monde entier. Un peu plus tôt à Paris, mais par le premier paquebot aux îles Fidji.

Rien de plus, rien de moins. Une procession de bonnes gens en uniforme, à travers les rues pareilles de villes semblables. On mangera, vivra, naîtra, couchera, mourra dans des appartements identiques. On aura aux mêmes heures la même conversation avec des gens pareils, et l'on sera exposé à ne plus reconnaître ni parents ni amis, tant les humains finiront par avoir le même nez.

Tiens! va-t-en, vieille maison, va-t-en rejoindre les vieilles lunes.

Tu es en retard, toi, car voici longtemps et longtemps que tes hommes sont enterrés. Ils sont partis d'eux-mêmes, ces braves gens, et ils ont bien fait, car on les aurait trouvés gênants en ce temps-ci et on les aurait expropriés, comme toi, pour cause d'utilité publique,

Claude V...

### BIBLIOGRAPHIE

Sous ce titre : *Les Soirées amusantes*, M. Emile Richebourg a entrepris la publication d'une série de charmants petits livres, d'une moralité absolue, et qui s'adressent particulièrement aux jeunes femmes et aux jeunes filles.

Ce sont de délicieux récits, intéressants et mouvementés comme les drames les plus saisissants. Ils sont écrits d'un style très pur et sous l'inspiration d'une pensée et d'un cœur honnêtes.

M. Emile Richebourg n'est pas inconnu de nos lectrices. Il a, aujourd'hui, sa place parmi nos meilleurs romanciers.

En recommandant la lecture des *Soirées amusantes*, nous voulons témoigner notre sympathie à l'auteur et nous associer à une œuvre utile. Cette publication formera douze jolis volumes in-32, édités par MM. E. Plon et C<sup>ie</sup>. Ils paraissent successivement en quatre séries comprenant chacune trois volumes : *Contes d'Hiver*, *Contes du Printemps*, *Contes d'Été*, *Contes d'Automne*.

Nous avons, malheureusement, fort peu de livres dans le genre de ceux-ci, pouvant être mis dans toutes les mains, et nous comprenons le succès des *Contes d'Hiver*, qui sont arrivés à leur troisième édition.

Les *Contes du Printemps*, qui ont paru dernièrement, sont appelés au même succès.

Ch. D.

### UNE VISITE CHEZ M<sup>lle</sup> KÖNIG

Pour bien suivre la mode, la connaître et l'approfondir, il ne suffit pas d'aller dans le monde, d'être assidu aux soirées, ni de fréquenter les théâtres; il est d'ailleurs un moyen plus efficace, sinon à la portée de tous: c'est de pénétrer dans un de ces temples où la mode prend son point de départ, où règne et gouverne le génie créateur du goût et de la toilette. Cette conviction, nous l'avons nous-mêmes puisée dans les visites que nous avons eu occasion de faire à l'une des meilleures maisons de Paris.

Nous avons toujours plaisir à parcourir les jolis salons de Mlle Adolphine KÖNIG (rue Monsigny, 19), car on est assuré d'y trouver constamment de charmantes nouveautés, des modèles d'une élégance sobre, des robes d'une coupe parfaite, des corsages d'une pureté de lignes idéales des garnitures d'une originalité de bon aloi, enfin un ensemble de créations qui révèlent une maison « comme il faut » et vraiment parisienne.

Nous n'en voulons pour preuve que les toilettes suivantes, que nous prenons au hasard, car il nous serait impossible de décrire toutes celles qu'on a bien voulu nous montrer.

Robe de ville, en velours noir. — Jupon à traîne, monté derrière avec le pli bulgare; tablier drapé dans sa largeur par des plis remontants et ornés de bandes de skungs. — Corsage cuirasse à longue taille, bordé de skungs, ouvert en châle et garni d'un fichu carré en faille bleu pâle, plissé et terminé par des bandes de skungs. Plissés en crêpe lisse et dentelle (point à l'aiguille), sortant de l'intérieur du fichu décolleté en châle. Le bas de la manche est terminé par la même fourrure en même temps que par des cornets en faille bleue, avec des sous-manches en crêpe lisse et dentelle blanche.

Costume d'enfant (fillette de cinq à six ans), tout en cachemire bleu ciel. — Jupe russe, courte et toute plissée. Corsage décolleté, sans manches et à basques fendillées. — Long paletot sac fendu dans le bas derrière. Tous les bords du corsage et du paletot sont ornés de eygues.

Toilette de bal pour jeune fille. — Jupe à traîne, en gaze blanche, toute plate; le devant garni en tablier arrondi, et dans le bas seulement, de petits volants à bords roulés; même garniture de volants derrière. Tablier en faille rose chair, drapé dans sa largeur en plusieurs plis remontants, terminé par un petit volant et fixé derrière sous un large nœud catacois. — Corsage moyen âge en faille rose chair, décolleté carrément et lacé derrière, à basques unies s'effaçant dans les plis du tablier. Petites manches courtes, en gaze blanche et lisérées de rose. — Bouquets de fleurs de pommier au corsage et dans les cheveux.

Toilette de bal. — Jupon à longue traîne, en velours grenat; le devant en faille bleu électrique. Le tablier, drapé par groupes de trois plis, se termine dans le bas par un volant à tête coulissée et ruchée; l'un des côtés est orné d'une haute dentelle blanche largement coquillée, reposant tantôt sur la soie bleue, tantôt sur le velours grenat, et ainsi fixée par des groupes de roses de trois teintes avec un feuillage foncé; l'autre côté est garni de petites dentelles blanches posées pied contre pied avec une guirlande de boutons de roses. Par derrière, le jupon est garni, depuis la ceinture, d'un large volant de dentelle blanche, posé pied contre pied, recouvert au milieu d'une draperie en faille bleue, formant de larges nœuds à droite et à gauche, avec des groupes de roses variées, à feuillage foncé. Cette garniture descend jusqu'à la traîne qu'elle recouvre en partie. — Corsage Louis XV en velours grenat, à longue pointe derrière, où il est fermé par un lacet bleu. Plastron bleu devant, orné de dentelles blanches remontant presque à plat jusqu'au bord supérieur où elles forment collerette. Bouquet de roses sur le côté.

M. D'A.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-gérants.